

CLAUDE PUJADE-RENAUD

Tout dort  
paisiblement,  
sauf l'amour

roman

*ACTES SUD*

Le titre est une phrase de Søren Kierkegaard.

*à Daniel Zimmermann*



SAINTE-CROIX



## REGINE

*décembre 1855*

Dans trois semaines ce sera Noël. Mon premier Noël sans neige. Dans la chaleur humide et cette exubérance de la végétation qui me feraient presque suffoquer. Ce matin, en nettoyant la cage des colibris sous le manguier, j'essayais de me remémorer la saveur de l'air, en plein hiver, à Copenhague. Cette saveur tonique, salubre. Six mois de séjour à Sainte-Croix et déjà je me sens tout alanguie, je n'imaginai pas que le climat de ces îles puisse être aussi émollient. J'ai l'impression de devenir cotonneuse. Mes gestes commencent à se ralentir, s'étirer. Qu'en sera-t-il d'ici cinq ou six ans ? Mais peut-être dans six ans Frederik ne sera-t-il plus gouverneur des Antilles danoises ? J'aime ce lieu pourtant, j'aime l'étrange beauté de la flore tropicale et le parfum des mangues. Et ces étonnants crépuscules. Je ne me suis pas encore accoutumée à la soudaineté de la nuit. Ou de la pluie. Fin octobre nous avons subi un ouragan. Après son passage, Frederik a pris des mesures pour venir en aide aux personnes dont les cases s'étaient effondrées ou avaient été emportées par les eaux. Nous n'avons pas tardé à comprendre que cette décision n'était guère appréciée par la majorité de la population blanche. Il nous faut bien supporter leur étroitesse d'esprit

et leurs préjugés. Particulièrement manifestes chez les descendants de colons français venus cultiver la canne à sucre, en exploitant leurs esclaves noirs. Ces derniers se sont révoltés il n'y a pas bien longtemps, en 1848. Mon époux a été nommé gouverneur de Sainte-Croix notamment pour mener à bien l'éradication de l'esclavage, aboli en cette même année 1848. Une tâche délicate, les résistances demeurent tenaces. Contraint de négocier des indemnisations, Frederik louvoie entre fermeté et souplesse. Je lui fais confiance, c'est un fin diplomate. Discrètement, j'essaie de le soutenir.

Tôt le matin, avant que la touffeur ne devienne poisseuse, j'aime me promener dans le vaste jardin qui entoure la demeure du gouverneur. Nourrir les oiseaux de la grande volière, quel bonheur ! Ils m'accueillent avec des roulades, des pizzicati, des trilles de virtuoses, je plaisante, je les tance : vous vous croyez sur scène, vous vous prenez pour des ténors d'opérette ? Et voilà qu'affleure la nostalgie des soirées à l'Opéra de Copenhague – *Don Giovanni* est-il à l'affiche en ce moment ? Søren était fou de cette œuvre. Plus exactement, elle le rendait fou.

En revenant vers la maison – ces nobles colonnes corinthiennes au beau milieu des palmiers et des bougainvillées me font sourire –, j'aperçois Frederik sur le perron, l'air grave, compassé. Comme s'il était encore en conférence ou comme s'il tentait de s'accorder au style néoclassique de la façade ? J'ai envie de le titiller, gentiment : allons, monsieur le gouverneur de Sainte-Croix, détendez-vous donc un peu, avec votre épouse il n'est nullement nécessaire d'être en représentation ! En même temps, je lui trouve belle allure. Grand, mince, à l'aise dans



ce costume blanc qui lui sied on ne peut mieux. Je repère qu'il tient un journal – ah mais oui, le bateau venant du Danemark a dû accoster au petit matin, apportant le courrier et la presse de Copenhague. Peut-être une lettre de ma mère? Ou de ma sœur Cornelia? Frederik descend lentement les marches, toujours un peu solennel, et je m'appête à lui décocher une plaisanterie, que j'adoucirai d'un baiser au coin des lèvres. Comme empêtré, malheureux, il s'avance vers moi :

— Je suis navré, Regine, une mauvaise nouvelle.

— Maman?

Ma mère est dans sa soixante-dix-huitième année. En mars dernier, lorsque Frederik et moi avons quitté Copenhague, elle a murmuré : nous ne nous reverrons pas, Regine.

— Non non, Søren...

Stupeur : Søren, à quarante-deux ans?

Frederik me tend le supplément du *Berlingske Tidende*, ouvert à la page des petites annonces : *Le dimanche 11 novembre 1855, à l'hôpital Frederik, s'est éteint le magister Søren Aabye Kierkegaard. La cérémonie funèbre sera célébrée dans l'intimité le dimanche 18 novembre, à douze heures trente, en l'église Notre-Dame, sa paroisse.* L'annonce est signée par Peter Christian Kierkegaard, son frère aîné.

La sueur dégouline, mon linge doit être trempé. Comme si tout mon corps pleurait, alors que j'ai l'impression d'être desséchée... Très loin, un oiseau ricane dans les aigus – l'oiseau moqueur? Frederik me regarde avec une tendresse vigilante, je devine qu'il n'ose me prendre dans ses bras.

— Peut-être devrais-tu rentrer, prendre un thé, ou t'allonger un moment? Je suis désolé, Regine, j'aurais

aimé rester avec toi mais j'ai une réunion importante dans une demi-heure et je dois revoir mes dossiers.

— Ne t'inquiète pas. Ça va, je t'assure, ça va...

Un baiser pudique sur le front. Frederik, je le sens, hésite à prononcer quelques mots – un bref éloge funèbre? –, renonce, remonte les marches. Journal sous le bras, je vais m'asseoir à côté de la volière. Les oiseaux semblent observer une minute de silence. Je relis. Les obsèques auront lieu le dimanche 18 novembre. Les obsèques ont eu lieu. Depuis près de cinq semaines Søren est sous terre. Il se décompose. J'essaie d'imaginer la neige sur sa tombe. La moiteur m'asphyxie, l'oiseau moqueur lance un trille. Ceux de la volière lui répondent en jacassant. Mes yeux se posent à nouveau sur l'avis de décès : juste en dessous une annonce pour un petit chien perdu, répondant au nom de Pion ; à côté, une réclame pour une lotion capillaire importée de France. Søren l'ironiste aurait savouré cette ultime dérision.

Il y a neuf mois, je l'avais croisé dans la rue, non loin de l'université. C'était le 17 mars, la veille de mon départ pour l'outre-mer. Non bien sûr, cette brève rencontre n'était pas due au seul hasard. Je savais qu'il empruntait fréquemment ce trajet, lors de sa rituelle promenade du matin, aux environs de dix heures. Depuis plusieurs semaines, je ne l'avais pas aperçu. Je fus atterrée. J'espère n'avoir rien laissé paraître de mon saisissement face à cette dégradation : comme un tassement, il m'a paru plus petit qu'à l'époque de nos fiançailles. Et surtout il ressemblait cruellement aux caricatures que le journal satirique *Le Corsaire* avait autrefois publiées pour se moquer de lui. Cette ressemblance me parut atroce : voué, pour ne pas dire bossu, le cou et la tête tout

à la fois enfoncés dans les épaules et projetés vers l'avant, s'appuyant sur son éternel parapluie. Mais toujours la beauté, l'intense vivacité du regard ! Ces yeux d'un bleu sombre. "Dieu te garde", ai-je murmuré, ou "Dieu te bénisse", je ne sais plus. Il m'a remerciée en soulevant son chapeau et en s'inclinant légèrement. L'un et l'autre nous avions sensiblement ralenti nos pas mais sans nous arrêter. Søren ne pouvait ignorer que je serais absente de cette ville durant plusieurs années, tout se sait à Copenhague – du moins dans les cercles de la bonne bourgeoisie. Eh bien, Dieu ne l'a pas gardé, Dieu avait autre chose à faire, ou des hommes plus importants à préserver ! En fait, Dieu se moque pas mal de nous, tristes humains ! Voilà que je blasphème, et je m'effondre, un sanglot sec, presque un hoquet. C'était donc cela mon destin, ma croix : abandonner peu avant sa disparition celui qui m'avait abandonnée ? Durant cette longue traversée depuis le Danemark jusqu'aux Antilles, l'image de cet homme épuisé, courbé sur son parapluie, m'était souvent revenue. À présent, affalée sur ce banc, je songe à un passage de son livre *La Reprise* : après avoir perdu sa bien-aimée, un jeune homme devient soudainement un vieillard. Quatorze ans après la rupture, j'avais croisé ce vieillard.

Presque neuf mois entre ce signe d'adieu et son décès. Comme si, en partant aux antipodes, j'avais accouché de sa mort. La seule grossesse que je connaîtrais ?

Durant le déjeuner Frederik, presque trop paternel, attentionné, insiste pour que nous annulions le dîner de ce soir : la tradition veut que, à chaque

arrivée du bateau en provenance du Danemark, nous invitions le capitaine, plus quelques notables et fonctionnaires de Christiansted, notamment le contrôleur des douanes, le collecteur des impôts et le médecin. Accompagnés de leurs épouses dont les prétentions à l'élégance n'ont d'égale que l'indigence de leur conversation.

— Regine, je peux aisément trouver un prétexte... Remettons ce dîner à la semaine prochaine.

— Mais non, je préfère avoir à m'occuper ! D'ailleurs, certains risquent de se douter que nous annulons à cause du décès de Kierkegaard : ils auront lu l'annonce dans le journal.

J'ai dit Kierkegaard, et non Søren. Frederik me regarde, surpris :

— Ils ne sont pas censés savoir que...

— Que Regine Olsen et Søren Kierkegaard furent autrefois brièvement fiancés ? Certains de ces fonctionnaires habitaient alors à Copenhague, ils sont très probablement au courant. Je tiens à ce que nous maintenions. D'ailleurs j'ai déjà prévu le menu et passé les commandes.

— Accorde-toi au moins une sieste.

— Je te l'accorde, à toi. Pour te rassurer.

Un baiser fraternel sur le front, M. le gouverneur rejoint son bureau. Allongée sous la moustiquaire, je ne dors pas bien sûr. Transpirer m'épuise. Et la sueur ne remplace pas les larmes. Qui se refusent à venir. Søren exérait la chaleur et le soleil, il n'aurait jamais pu supporter le climat de ces îles. Il chérissait l'automne, la lumière limpide d'arrière-saison. À l'époque de nos fiançailles – quinze ans déjà –, il lui arrivait de louer une voiture avec cocher et de m'emmener pour une balade en forêt, non loin de

Copenhague. Un chaperon nous accompagnait, le plus souvent il s'agissait de son ancien professeur de philosophie, le professeur Sibbern. Lequel, après avoir discuté de Platon ou de Hegel avec mon fiancé, avait la bonne idée, une fois la voiture à l'arrêt, de somnoler. Søren et moi, main dans la main – comme nous fûmes chastes! –, partions marcher dans la futaie. Silencieux, émerveillés. De nous, du chant des oiseaux, du frémissement des feuillages. Bien sûr il nous arrivait de nous embrasser mais la femme mariée que je suis à présent mesure combien ces baisers demeuraient pudiques. Søren avait-il peur de mon corps? Du sien? À regret nous nous décidions à rejoindre la voiture, le professeur Sibbern se réveillait. Bonhomme, il feignait de nous chapitrer : eh bien, on s'est permis de s'éloigner sans mon autorisation? Vous avez été sages, j'espère? Nous souriions de sa plaisanterie rituelle. Avant de reprendre la route, Søren aimait parler aux chevaux, flatter leur encolure. Une fois, le professeur Sibbern lui a demandé : vous semblez tellement affectionner ces bêtes, pourquoi ne montez-vous pas? Cela vous coûterait beaucoup moins cher qu'une location de voiture avec cocher – ce qui était un luxe, effectivement! J'ai essayé d'apprendre, a-t-il répondu, il y a trois ou quatre ans j'ai pris des leçons dans un manège mais il est tellement difficile de plier son corps au rythme d'un autre, surtout ce corps animal subtil et puissant tout à la fois, il faut sans cesse demeurer vigilant : or mon désir était de me promener dans la nature en jouissant de celle-ci, en laissant mon esprit divaguer, ou en glissant du vagabondage à la réflexion. J'ai renoncé.

Plier son corps au rythme d'un autre... Trop éprouvant pour lui? Une bonne raison pour fuir

le mariage? Non non, ne pas dériver de ce côté-là! Me reviennent l'odeur du pelage, et celle de l'humus, les cahotements, le grincement des essieux, je suffoque tellement l'air de cette chambre est épais, poisseux, il me faudrait les senteurs de la forêt, la caresse de la lumière à travers les sous-bois, et cette brise légère, tonique, qui ébouriffait la crinière des chevaux. Une brise capable de dissiper la moiteur comme la douleur.

Une fois, lors d'une de ces promenades vers la fin septembre – oh ces ciels si vastes, si vivants! –, la brise soufflait en provenance de la mer et tu avais remarqué : n'est-il pas plaisant que les sous-bois aient conservé un peu de la tiédeur estivale? On dirait un vêtement douillet qu'une mère aurait mis en réserve à notre intention : protégés par sa douceur, nous pouvons d'autant mieux savourer la fraîcheur de ce vent automnal... Tu aimais ce contraste, tu savais le mettre en mots, tu captais les nuances et la fluidité du réel comme tu me captais. À mes yeux tu étais beaucoup plus poète que philosophe – peut-être parce que je ne connais rien à la philosophie? Mais non, pas seulement. Tu étais poète, profondément, j'en suis certaine.

Puisqu'il me faut apprendre à dire, à penser : tu étais...

C'est une des rares fois où tu évoquas une présence maternelle – une mère qui prépare un vêtement protecteur pour son enfant. Il m'arrivait de te dire : Søren, parle-moi de ta mère... Tu esquivais : ma mère? Elle réussissait très bien la purée de pois cassés au lard. Ainsi que la tarte aux myrtilles.

Oh oui, tu avais l'art d'esquiver!